

## **SIGILLUM ARTIS VASIELLARIORUM :**

### **sur un sceau de potiers d'étain**

#### *I. Sigillum*

Le mot *sigillum*, comme sa traduction française « sceau », désigne, à la fois, le cachet ou matrice qui sert à imprimer un motif, gravé en creux et à l'envers dans un matériau dur, sur une matière malléable, l'argile, la cire, le plomb, l'or, etc., et, également, l'empreinte elle-même, ainsi, éventuellement, que les reproductions qui peuvent être faites d'après l'une ou l'autre des pièces considérées comme « original » : soit la matrice, soit l'empreinte d'époque.

La très grande majorité des sceaux du Moyen Âge est fournie par des épreuves anciennes attachées ou non à des documents. Celles qui sont encore plaquées ou suspendues à des chartes sont, bien entendu, beaucoup plus précieuses : leur authenticité ne peut être mise en doute que dans des cas tout à fait exceptionnels. D'autre part, le document est généralement daté ou s'il ne l'est pas, les noms des personnages cités permettent de le dater et, par conséquent, de dater également le sceau, au moins d'un *terminus ad quem* et souvent d'un *terminus a quo*. Il faut noter que pour l'Antiquité, c'est l'inverse : nous avons des milliers de cachets, cylindres-sceaux, scarabées, intailles grecques ou romaines. Les empreintes ne subsistent guère que sur les tablettes cunéiformes ou les rares enveloppes de tablettes, minces feuilles d'argile séchée. Qu'il s'agisse de l'Antiquité ou du Moyen Âge il serait extrêmement instructif de dénombrer les cas où ont survécu, à la fois, la matrice et une ou plusieurs empreintes authentiques d'époque. Au Moyen Âge, on peut compter sur les doigts de la main les coïncidences exceptionnelles qui permettent de rapprocher une matrice authentique d'une empreinte originale ancienne, fixée encore, ou non, au document. Comme il y a des dizaines de milliers de matrices médiévales et des centaines de milliers d'empreintes authentiques d'époque, le calcul des probabilités, sans avoir besoin des intégrales ni de l'électronique, permet d'avancer, sans aucun risque de se tromper, qu'il y a eu des

**Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 53, 4<sup>e</sup> trimestre 1976, p. 50-52**

millions de sceaux puisqu'on ne trouve jamais, ou presque, la matrice qui a servi à imprimer le sceau de cire ! Un travail précis portant aussi bien sur l'Antiquité que sur le Moyen Âge, serait extrêmement précieux.

Dans le cas qui nous occupe, seule la matrice est actuellement connue. C'est une matrice ronde, plate, de 45 mm de diamètre et de 4 à 6 mm d'épaisseur, en laiton ou en bronze, portant, au dos, un appendice perforé de la même épaisseur, assez lourd de profil, qui sert, tout ensemble, d'appendice de préhension et de suspension : d'où les traces d'usure provenant du temps où le sceau était attaché à l'extrémité d'une chaîne. La patine, épaisse et brillante, est de bon aloi. Le motif qui y est représenté est une buire ou vase à anse. La légende commentée ici est inscrite entre deux grènetis. Le champ libre du sceau est délicatement gravé de très fins rinceaux formant une arabesque d'inspiration végétale. La buire, très élégante du galbe, est, elle-même, décorée de bandeaux horizontaux meublés de rinceaux.

## *II. Artis*

*Ars* (au génitif *artis*) est certainement pris, ici, dans le sens d'habileté manuelle, de métier, de profession et ce mot prend, aujourd'hui et ici, une particulière actualité. Il faut éliminer les autres acceptions : invention, moyen, combinaison, artifice, expédient, d'une part, et, d'autre part, talent, œuvre d'art, théorie des beaux-arts, etc., pour situer cette corporation exactement à sa place.

L'éloge du travail manuel ? Jamais il n'y sera trop consacré d'attention. Cependant, encore faut-il le faire avec tact, sans l'exalter, surtout, aux dépens des autres formes d'activité. Que serait, en effet, le travail manuel seul ? Il semble que, toujours et partout, les artisans aient été guidés et que les plus beaux chefs-d'œuvre résultent d'une harmonieuse union de l'esprit qui conçoit, de l'artiste qui compose et de l'artisan qui exécute. Les livres de compte ont permis de savoir avec certitude que le sceau des pèlerins de l'hôpital Saint-Jacques à Paris était l'œuvre du célèbre peintre et miniaturiste Jean Pucelle. Le travail dans le métal n'a certainement pas été exécuté par Pucelle, mais par un très habile orfèvre. Loin d'être unique, ce cas devait être la règle.

Bien sûr, les artisans de tous les temps ont toujours eu des dons d'adresse, d'ingéniosité pour résoudre les difficultés techniques. Ils ont été les dépositaires de secrets, même. Et, cependant, sans l'artiste qui dicte les proportions, sans le mécène éclairé, cultivé et informé de ce qui se passe au-delà des frontières, le chef-d'œuvre devient un tour de force, mais pas nécessairement une œuvre d'art.

Dans un domaine voisin de celui qui nous occupe, celui de la gravure en taille douce, que d'hommes coopèrent ! Le peintre qui a composé son tableau suivant les directives qui lui ont été données et dont les éléments essentiels étaient souvent stipulés dans un contrat notarié (*pinxit*), le dessinateur (*delineavit*) qui a réduit en traits les trois dimensions conquises par

l'artiste et, enfin, le technicien de la gravure d'interprétation (*excudit* ou *sculpsit*). La gravure originale n'apparaît, vraiment, qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les eaux-fortes de Rembrandt !

Il n'est pas question de rabaisser le travail manuel mais, seulement, et dans l'intérêt supérieur de la société, d'en fixer les limites. Les intellectuels ont, d'ailleurs, de temps en temps, des dons manuels extraordinaires. Les médecins et, en particulier, les chirurgiens peuvent être des bricoleurs hors pair. Rarement atteindront-ils à cette perfection tranquille du professionnel qui lui permet, sans hâte, mais sans arrêt, d'accomplir dix fois plus de travail que le plus doué des amateurs. Qu'il soit permis d'évoquer le modeleur sur bois d'antan qui, regardant scier un intellectuel, ne riait ni ne parlait, puis, après un temps, suggérait, doucement, de prendre la scie par l'autre bout et, finalement, en deux traits rectilignes, achevait ce que cent coups n'avaient pu faire.

### *III. Vasiellariorum*

Le commentaire, strict, de la légende de ce sceau, conduit, maintenant, à l'examen de ce mot. Il ne s'agit pas de latin classique, mais probablement d'un mot italien relatinisé qui connaît deux formes : *vasciellariorum* et *vasiellariorum*. La première paraît contaminée par le mot « *vascello* » qui signifie bateau, vaisseau ; la seconde est inspirée du mot « *vasellaio* » qui signifie potier. Bien qu'il y ait un autre nom donné en Italie au potier d'étain, « *stagnai* », il y a lieu de penser que c'est bien cette puissante corporation qui est concernée et, non pas, les pauvres potiers de terre. D'ailleurs, l'élégance du vase dénonce le métal et non la céramique. Le décor du col, de la panse et du pied évoque le travail de l'outil dans un métal malléable. Le col de cygne gracieux qui fait pendant à l'anse est, également, irréalisable en terre.

Mais ces potiers n'ont pas mis le nom de la cité dont ils sont l'orgueil. Il est possible d'épiloguer sans fin sur l'absence de toute localisation géographique. Est-ce par modestie ? Comme on le souhaiterait ! Est-ce, au contraire, par une sorte d'inconsciente superbe qu'ils ont omis la ville, pensant en leur for intérieur que chacun reconnaîtrait que seul un artisan de ... Pérouse, serait assez habile pour réaliser pareil chef-d'œuvre ? Et le commentateur demeure en suspens entre les deux explications !

Mais, en un temps où l'attention se concentre sur le travail manuel, en un temps où l'on a besoin, au maximum, de coopération confiante entre l'esprit qui guide et la main qui exécute, nous n'hésiterons pas une seconde et nous attribuerons à un excès de modestie cette absence d'indication topographique. Ce qui met le comble à notre admiration devant un tel objet,

n'est-ce pas, précisément, l'anonymat qu'a voulu conserver son auteur; il a signé après le dernier mot d'un trèfle à trois feuilles <sup>1</sup>.

L'habileté manuelle qui conduit l'outil avec cette suprême délicatesse – les rinceaux légers qui sortent du vase aux eaux jaillissantes – nous touche au plus profond du cœur lorsqu'elle s'accompagne d'une telle humilité que nous sommes incapables, au terme de cet exposé, de dire ni le lieu ni la date. Seules quelques images où se retrouvent les mêmes délicats rinceaux permettent, en l'état du dossier, d'avancer avec prudence, mais avec vraisemblance, le nom de Pérouse <sup>2</sup>.

En n'ayant d'autre ambition, au départ, que de commenter trois mots d'une légende de sceau, l'auteur a rencontré, pour le premier, une équivoque ou ambivalence, le mot *sigillum* recouvrant aussi bien le cachet-matrice que toute espèce d'empreinte, de toute époque ; pour le second, une ambiguïté sur le mot *ars-artis*; pour le troisième une équation à trois inconnues : le métier désigné par le mot *vasiellariorum*, la date d'exécution de ce bel objet et le nom de la ville totalement omis ! On ne pouvait, semble-t-il, rencontrer plus d'obstacles à la fois.

Que les potiers d'étain de Pérouse veuillent bien accepter la paternité de ce chef-d'œuvre ! Qui ne connaîtrait pas l'artisan médiéval pourrait croire dangereuse cette offre. Tous ceux qui ont mesuré la conscience, la sincérité, la modestie insondable de ces hommes aux ressources infinies dans leur technique et qui n'employaient le mot *ars*, que dans le sens de métier, savent qu'il n'y a aucun risque. Si ce n'est pas leur Œuvre, de l'au-delà où ils règnent, ils nous le renverront avec la mention « inconnu ».

---

<sup>1</sup> Le lecteur peut se reporter à l'image du sceau de Marie de Bourgogne, en 1478, où le graveur, aussi modeste, avait signé cette œuvre incomparable d'une simple moucheture d'hermine (voir l'article ci-dessus).

<sup>2</sup> Giacomo C. BASCAPE, *Sigillografia*, Milan, Giuffrè, 1969 (Fondation italienne pour l'Histoire, 10), in-4°, 465 p.



F 4758 - Potiers d'étain de Bruges (1407) - 46 mm



F 4759 - Potiers de terre de Bruges (1407) - 25 mm



A 1303 - Thibaud de Dammart, orfèvre (1304) - 20 mm